

ACTE I

La petite salle de soins juxtant une salle de malades.

EBENWALD. — Allons, on ne va pas vous mordre ! Courageux comme vous l'êtes.

HOCHROITZPOINTNER. — Au niveau pratique, je me sens assez sûr. Mais toute théorie est sèche !

EBENWALD. — Elle n'a jamais été mon fort non plus. C'est le compte rendu de l'autopsie ?

HOCHROITZPOINTNER. — Oui, monsieur.

EBENWALD. — Allégresse en Israël, pas vrai ?

HOCHROITZPOINTNER. — Comment ?

EBENWALD. — Le service Bernhardi a triomphé.

HOCHROITZPOINTNER. — Parce que la tumeur était circonscrite ?

EBENWALD. — Et qu'elle partait effectivement du rein.

HOCHROITZPOINTNER. — Impossible à diagnostiquer. Plutôt un hasard.

EBENWALD. — Allons, Hochroitzpointner ! Un hasard ! Une intuition, ça s'appelle. Un sens clinique extraordinaire !

HOCHROITZPOINTNER. — De toute façon, trop tard pour l'opérer.

EBENWALD. — Totalemt exclu.

Tugendvetter et Bernhardi entrent.

TUGENDVETTER. — C'est Flint qui me l'a dit. Je suis passé le voir hier, au ministère. Discuter du pavillon qu'ils doivent construire pour moi. Et qu'ils construiront ! Il te fait ses amitiés.

BERNHARDI. — Qui ça ?

TUGENDVETTER. — Flint. Nous avons beaucoup parlé de toi, Bernhardi. Il t'apprécie énormément. Quelle carrière, ce Flint ! C'est sans doute la première fois en - Autriche du moins - qu'un prof de médecine devient ministre de l'Éducation.

BERNHARDI. — Ton tout nouvel ami a toujours été un fin politicien...

TUGENDVETTER. — Il s'intéresse beaucoup à notre... à votre... non, pour le moment encore notre Institut.

BERNHARDI. — Je ne le sais que trop... Il s'y intéressait tellement qu'il voulait le ruiner.

TUGENDVETTER. — Pas lui ! Le collègue des professeurs. Le combat des anciens contre les jeunes. Maintenant, il éprouve pour nous la plus grande sympathie, je t'assure.

BERNHARDI. — Dont nous pourrions aujourd'hui nous passer.

TUGENDVETTER. — Fier comme Artaban !

BERNHARDI. — Nous ne te retiendrons pas un jour de plus que tu ne voudras rester. Fort heureusement, tu as un assistant très compétent. Il dirigera ton service jusqu'à nouvel ordre.

TUGENDVETTER. — Le petit Wenger, oui, bien sûr. Un garçon très compétent.

EBENWALD. — J'ai pris la liberté de faire état d'une lettre que le docteur Hell, de Graz, m'a adressée. Il se déclare tout disposé à...

TUGENDVETTER. — Ah bon. Il m'a écrit à moi aussi.

BERNHARDI. — Eh bien, apparemment ce monsieur ne perd pas de temps.

TUGENDVETTER, *avec un coup d'œil à Ebenwald*. — Tu sais, Bernhardi, Hell serait une recrue formidable pour l'Institut.

BERNHARDI. — Il aurait donc fait de sacrés progrès à Graz. À Vienne, on le considérerait comme assez inapte.

TUGENDVETTER. — Qui ça ?

BERNHARDI. — Toi, par exemple. Et nous savons qu'il doit sa nomination à Graz à des appuis haut placés.

EBENWALD. — Guérir un prince n'a rien de honteux.

BERNHARDI. — Ce n'est pas ce que je dis. Mais un médecin ne devrait pas devoir sa carrière à une seule guérison. Quant à ses travaux scientifiques...

TUGENDVETTER. — Tu m'excuseras, mais dans ce domaine, je suis peut-être meilleur juge que toi. Il a publié d'excellents articles.

BERNHARDI. — Soit. J'en déduis donc que tu préfères soutenir la candidature de Hell plutôt que celle de Wenger, ton propre assistant et disciple.

TUGENDVETTER. — Wenger est trop jeune. Lui-même n'y pense pas, j'en suis sûr.

BERNHARDI. — Il aurait bien tort. Sa dernière étude sur le sérum a fait forte impression.

EBENWALD. — Elle a même fait sensation, monsieur le directeur. Ce n'est pas du même ordre.

TUGENDVETTER. — Il est doué. Bien sûr qu'il est doué. Quant à la fiabilité de ses travaux...

EBENWALD, *simplement*. — Il y a des gens qui le prennent pour... disons : un fantaisiste.

TUGENDVETTER. — Ça va trop loin. Cela dit, je ne peux empêcher personne de poser sa candidature, ni Hell, ni Wenger.

BERNHARDI. — Il faudra pourtant que tu te décides pour l'un ou pour l'autre.

TUGENDVETTER. — Parce que ça dépend de moi ? Ce n'est pas moi qui nomme mon successeur à la dermatologie.

BERNHARDI. — Mais tu participes au vote. J'espère que ce n'est pas trop te demander, dans l'intérêt de ton service et de l'Institut.

TUGENDVETTER. — Et comment ! Je veux, oui ! C'est nous qui l'avons fondé. (*À Ebenwald.*) Bernhardi, Cyprien et moi. Trois cavaliers s'élancent au galop... pas ? Ça remonte à combien de siècles ?

BERNHARDI. — Quinze ans.

TUGENDVETTER. — Quinze ans, un bail ! Ne pourrait-on pas envisager, Bernhardi, qu'au début du moins, j'exerce à l'Hôpital général et ici ?

BERNHARDI. — C'est envisageable. Mais le jour où tu prendras tes nouvelles fonctions, je demanderai à ton assistant de te remplacer.

EBENWALD. — Dans ce cas, je propose de fixer une réunion du conseil très prochainement afin de décider d'un successeur.

BERNHARDI. — Pourquoi ? Nous aurions l'air de vouloir empêcher Wenger de faire ses preuves, ne serait-ce que pendant quelques mois.

EBENWALD. — Je ne crois pas que l'Institut ait été créé pour apprendre à de jeunes assistants à faire cours.

BERNHARDI. — Vous voudrez bien me laisser assumer mes responsabilités, mon cher Ebenwald ? Vous admettez qu'à ce jour, on n'a rien différé inutilement, ni précipité inconsidérément.

EBENWALD. — Je m'insurge contre l'insinuation d'avoir fait des démarches précipitées, voire inconsidérément précipitées.

BERNHARDI, *avec un sourire*. — Dont acte.

EBENWALD, *consultant sa montre*. — On m'attend dans mon service. Messieurs.